

FICHE DE LECTURE

DOCUMENT RÉDIGÉ PAR JULIEN NOËL

Dieu, les affaires et nous

JEAN D'ORMESSON



lePetitLittéraire.fr

FICHE DE LECTURE

DOCUMENT RÉDIGÉ PAR JULIEN NOËL
MAITRE EN LANGUES ET LITTÉRATURE FRANÇAISES ET ROMANES
(UNIVERSITÉ DE LIÈGE)

Dieu, les affaires et nous

JEAN D'ORMESSON

lePetitLittéraire.fr

Rendez-vous sur lePetitLittéraire.fr et découvrez :

Plus de 1200 analyses
Claires et synthétiques
Téléchargeables en 30 secondes



JEAN D'ORMESSON **5**

DIEU, LES AFFAIRES ET NOUS **6**

RÉSUMÉ **7**

ÉCLAIRAGES **14**

Récapitulatif chronologique

La dimension romanesque des protagonistes

CLÉS DE LECTURE **19**

Réquisitoire contre le socialisme

Plaidoyer en faveur de la droite

Appels à la coopération européenne

Appels à l'ingérence humanitaire

PISTES DE RÉFLEXION **25**

POUR ALLER PLUS LOIN **27**

Jean d'Ormesson Chroniqueur, écrivain et académicien français

- **Né en 1925 à Paris**
 - **Quelques-unes de ses œuvres :**
 - *La Gloire de l'Empire* (1971), roman
 - *Au plaisir de Dieu* (1974), roman
 - *Histoire du Juif errant* (1991), roman
-
-

Fils d'ambassadeur, Jean d'Ormesson grandit à l'étranger. Il entre en littérature en 1956 avec un premier roman, *L'amour est un plaisir*, que suivront de nombreux autres, ainsi que des ouvrages à dimension autobiographique. Également homme de presse, il a été rédacteur en chef de la revue *Diogène* (consacrée aux sciences humaines et sociales), mais aussi directeur général du *Figaro*, de 1974 à 1977.

En 1973, il est élu à l'Académie française, où il succède à Jules Romains. En 2015, fait rare du vivant d'un auteur, les éditions Gallimard annoncent son entrée au sein de la mythique bibliothèque de la Pléiade, une collection prestigieuse consacrée aux écrivains qui bénéficient de la reconnaissance littéraire.

Dieu, les affaires et nous Chronique d'un demi-siècle

- **Genre** : recueil de chroniques
 - **Édition de référence** : *Dieu, les affaires et nous. Chronique d'un demi-siècle*, Robert Laffont, Paris, 2015, 668 p.
 - **1^{re} édition** : 2015
 - **Thématiques** : les politiques intérieure et extérieure, la construction européenne, les conflits mondiaux, la crise économique, la morale
-
-

Dieu, les affaires et nous réunit des chroniques écrites par Jean d'Ormesson pour *Le Figaro* et *Le Figaro Magazine* durant presque 35 ans, de 1981 à 2015. Sa première partie, sous-titrée « Comment va la France, M^{onsieur} ? », rassemble des articles consacrés à la politique intérieure française. Jean d'Ormesson, en y commentant l'actualité de la v^e République, prend parti pour la droite, contre le socialisme.

La seconde partie, intitulée « L'histoire que nous vivons », est moins polémique. Elle se compose de chroniques dédiées à la géopolitique mondiale. L'académicien s'y révèle un adroit commentateur des grands bouleversements des dernières décennies. Il y théorise en particulier le pas que prennent désormais les rapports Nord-Sud sur les rapports Est-Ouest et l'émergence d'une menace islamiste, qui comble le vide laissé par la disparition de la menace communiste.

RÉSUMÉ

LES DEUX SEPTENNATS DE FRANÇOIS MITTERRAND

La première chronique du recueil est datée du 9 juin 1981, une vingtaine de jours seulement après la prise de fonction présidentielle de François Mitterrand (1916-1996). Intitulée « Quand les lampions s'éteindront », elle donne le ton des suivantes – toutes hostiles à la politique socialiste – et prophétise que, une fois les « lampions de la fête mensongère » éteints, « une formidable colère [...] secouera le peuple de France » (p. 26). À posteriori, d'Ormesson écrira, en repensant à ces lignes, avoir donné, « avec l'audace du chagrin, [...] rendez-vous à François Mitterrand devant le tribunal de l'Histoire » (p. 198).

Les reproches qu'il adresse à son Gouvernement sont multiples. Avant même de critiquer ses mesures, il désapprouve sa nature en dénonçant la présence en son sein de ministres communistes, nommés non pas par nécessité, mais de manière à se prémunir de l'extrême gauche de l'opposition. Il qualifie dès lors cette composition d'« union paradoxale et quasi monstrueuse » (p. 40). Par la suite, et alors qu'il la juge à l'aune de ses décisions, il met en évidence les brusques changements de discours opérés depuis la campagne électorale, et notamment son recours à la désignation d'un bouc émissaire : la crise financière internationale (« le fantôme de la crise internationale, mis dédaigneusement au placard par M. Mitterrand candidat, [est] monté en épingle moins de quinze jours plus tard par le gouvernement de

M. Mitterrand président », p. 24). C'est en effet avant tout sur la question de l'économie que d'Ormesson s'oppose au président, se plaçant en virulent dénonciateur des mesures d'austérité adoptées par celui-ci, au détriment de ses promesses : « Le gouvernement adopte, à son tour, la politique de rigueur et d'austérité qu'il avait si âprement critiquée et contre laquelle il s'était fait élire. » (p. 49)

Après de nombreuses critiques initiales, la fin du premier septennat est abrégée dans le recueil, qui n'inclut qu'une seule chronique pour les années 1985 à 1987. Durant cette période, les rapports de d'Ormesson au pouvoir sont dominés par la méfiance. Ainsi, lorsque le Gouvernement de Mitterrand persiste dans son virage libéral entamé à partir de 1986, le chroniqueur y voit des « préoccupations purement tactiques » (p. 95) ; et en commentant les élections législatives de 1986, il émet le soupçon que Mitterrand a voulu « rendre ingouvernable le pays dont il avait la charge à seule fin d'empêcher le remplacement du socialisme par le libéralisme victorieux » (p. 97).

Le 14 mai 1988, une semaine après la réélection de Mitterrand, Jean d'Ormesson admet dans les pages du *Figaro Magazine* la défaite de son camp. Il refuse cependant de créditer le président de sa victoire, qu'il explique par le manque de courage de l'électeur et par la désunion de la droite. Il accuse même Mitterrand d'avoir fomenté cette division à l'aide du Front national. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois qu'il les accuse d'œuvrer de concert : en juin 1984, il qualifiait déjà Jean-Marie Le Pen d'« allié objectif le plus précieux de la majorité au pouvoir » (p. 83) ; et en mars 1986, il accusait Mitterrand d'avoir « permis et voulu la montée du Front national pour affaiblir l'union

[des libéraux] » (p. 98). De surcroît, il écrit que le président « a vidé le débat de son contenu » (p. 101), convainquant non pas sur le fond, mais sur la forme, grâce à de la communication tournant à vide. En somme, il concède que Mitterrand a provoqué la défaite de ses adversaires, mais réfute le fait qu'il ait réellement mérité sa victoire.

L'histoire se répète pour le président qui – comme lors de son premier mandat – voit sa cote de popularité s'effondrer (« Le chef politique est devenu un artiste dont le succès est passé », p. 109). Jean d'Ormesson, de même qu'il l'avait fait au début des années quatre-vingt, blâme Mitterrand pour cet abus de la confiance des électeurs et lui applique en fait l'exact même jugement qu'au socialisme : « Il a été élu sur des espérances et est jugé sur des résultats. » (p. 108) Dès lors, il réduit sa carrière politique à une utopie jamais réalisée.

LES DEUX MANDATS DE JACQUES CHIRAC

L'arrivée au pouvoir présidentiel de son camp mené par Jacques Chirac (né en 1932) en 1995 est vécue comme un soulagement par d'Ormesson, qui proclame, en titre d'une chronique publiée au lendemain de la cérémonie d'investiture, « Une France réconciliée » (p. 202). Dès lors, son discours vis-à-vis du Gouvernement change du tout au tout : toujours sceptique à l'égard du président socialiste, il devient soudain un ardent défenseur du président libéral. Le ton de ses articles s'en ressent, car ils se font subitement optimistes. Partisan des réformes amorcées – et même si, dans les faits, peu de choses ont changé –, Jean d'Ormesson refuse le découragement et appelle lecteurs et politiciens à la confiance et à l'espérance.

Alors qu'en octobre 1992, il reprochait à Chirac ses manœuvres préélectorales, nuisibles au parti (« Les socialistes survivent grâce à la division de l'opposition », p. 121), il se garde bien désormais de critiquer le chef de l'État. Au contraire, il met en évidence ses qualités : son style sans détour (« Un fonceur et un battant », p. 206), sa politique internationale musclée (« il y a chez ce gaulliste authentique [...] quelque chose d'américain. [...] [C'est un] gaulliste nucléaire », p. 209) et le rajeunissement qu'il a su imposer au Gouvernement.

En 1997, la dissolution de l'Assemblée nationale décidée par le président mène à des élections législatives, remportées par la gauche. Elles installent le socialiste Lionel Jospin (né en 1937) à Matignon, résidence officielle du Premier ministre français. L'auteur reprend dès lors une plume plus critique, et fustige notamment la mémoire courte de l'électeur qui, oublieux des promesses non tenues de Mitterrand, donne déjà une nouvelle chance à la gauche (« [les Français] sont comme de pauvres oiseaux qui se tapent la tête contre la vitre, comme des moutons décervelés qui cherchent en vain l'issue », p. 248). Il trouve d'autres cibles, d'abord en la personne du Premier ministre, dont il juge la politique inapte à résoudre les défis du chômage, de la sécurité et de l'immigration ; ensuite en celles des cadres libéraux auxquels il reproche de jouer le jeu de l'adversaire en se déchirant suite à ce revers électoral.

L'année 2002 voit se produire, selon le terme de Jean d'Ormesson, un « miracle » : par un coup du sort, le Front national (qui « a nui à la droite pendant un quart de siècle », p. 344), joue un rôle de repoussoir et offre à Chirac son second mandat sur un plateau d'argent. Le chroniqueur

ne manque dès lors pas de se réjouir de ce contexte favorable et des cinq années supplémentaires qu'il offre au président pour réformer la France, une « tâche impossible et pourtant nécessaire » (p. 347).

LES MANDATS DE NICOLAS SARKOZY ET DE FRANÇOIS HOLLANDE

La grande force de Nicolas Sarkozy (né en 1955) est de parvenir à récupérer les votes précédemment acquis au Front national. Jean d'Ormesson note même qu'il est « le seul dirigeant politique capable [...] de contenir [son] ascension continue » (p. 374). Élu président en 2007, son arrivée au pouvoir est perçue par le chroniqueur comme une nouvelle opportunité de fédérer et de réformer le pays, et est dès lors saluée avec enthousiasme et espoir (« il est une des dernières cartes qui nous soient encore données », p. 384). Jean d'Ormesson juge d'ailleurs le nouveau président digne de ses responsabilités : « Il est à peu près certain que, s'il ne réussit pas, personne ne réussira. » (p. 384)

Bien plus que ses prédécesseurs, Sarkozy va de fait prendre à bras-le-corps les dysfonctionnements de la nation, au sacrifice de sa cote de popularité. Jean d'Ormesson, dès lors, se donne la mission de défendre les réformes de « son » président, qu'il juge « traîné dans la boue » et victime d'une « injustice » (p. 406) :

« Pendant cinq ans, malgré la crise et contrairement à ce qui est inlassablement répété, il a travaillé avec acharnement et succès à une hausse [...] du pouvoir d'achat et a contenu mieux que partout ailleurs [...] la poussée du chômage. [...]

Il a abattu plus de travail en cinq ans que ses prédécesseurs en sept, en quatorze ou en douze. Il a tenu le pays à bout de bras dans une crise violente. » (p. 404)

Mais son constant plaidoyer n'y change rien et la victoire est acquise à François Hollande (né en 1954) en 2012. Pourtant anticipée par d'Ormesson, qui la juge « plus que possible » (p. 396) dès novembre 2011, elle est vécue par lui comme une défaite, qui lui fait plaindre, en titre de sa première intervention postélectorale, « Une France désenchantée » (p. 412). Plus que l'injustice faite à Sarkozy, c'est la personnalité molle du nouveau président qui suscite son irritation : à ses yeux, Hollande n'est tout simplement pas à la hauteur de sa tâche. En témoigne toute une rhétorique dépréciative, voire moqueuse, qu'il développe durant la campagne : « parfait honnête homme », « mélange de doux rêveur et de professeur Nimbus [célèbre personnage de *comic strip*, ndlr] égaré dans la politique », « excellent président de la IV^e République. Ou plutôt de la III^e », « pis-aller historique » (p. 396) ou encore « Père Noël débutant qui ne doute pas de lui-même » (p. 404).

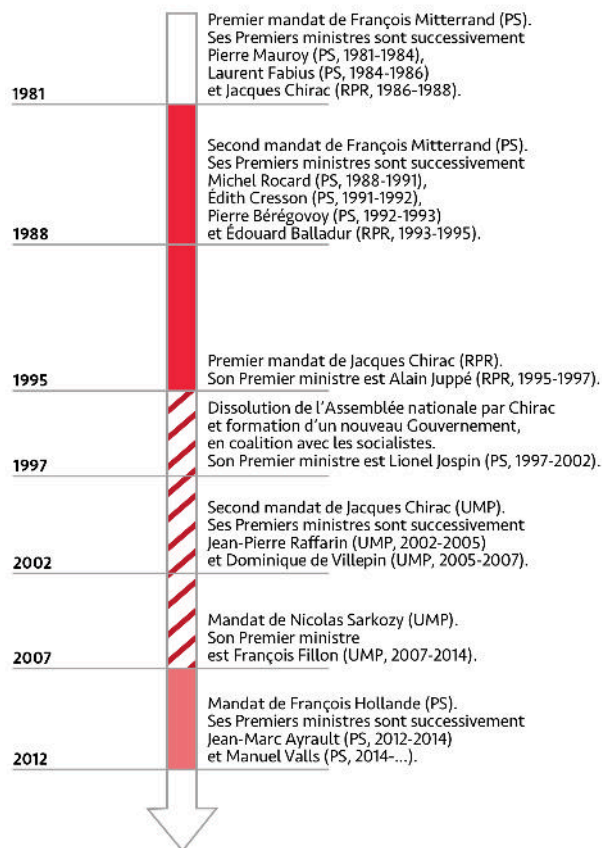
Jean d'Ormesson dénonce « l'absence totale [...] de toute vision précise, réaliste, de l'avenir » et la « gestion aberrante, sans courage, sans vérité » (p. 415) du Gouvernement socialiste. Après avoir épinglé les promesses irréalistes ou purement symboliques de Hollande, il dénonce donc ses mensonges. En somme, le principal reproche qu'il lui adresse est celui qu'il faisait déjà à Mitterrand : Hollande trompe les Français. Une seule différence, notable, s'observe dans le traitement des deux hommes : l'académicien ne pouvait pas s'empêcher d'admirer son grand ennemi des

années quatre-vingt, tandis qu'il n'a que du mépris pour le nouvel hôte de l'Élysée. Dès lors, c'est à ses yeux l'« opposition républicaine [qui] porte les espérances du pays » (p. 657)...

ÉCLAIRAGES

RÉCAPITULATIF CHRONOLOGIQUE

Les présidents et Premiers ministres de la V^e République, de 1981 à 2015



Dieu, les affaires et nous © LePetitLittrinaire.fr

LA DIMENSION ROMANESQUE DES PROTAGONISTES

Dieu, les affaires et nous a beau ne pas être une œuvre de fiction, des personnages n'en évoluent pas moins dans ses pages. Jacques Julliard (journaliste et essayiste français, né en 1933), dans sa préface à l'ouvrage, utilise explicitement ce terme et désigne les deux protagonistes du recueil, dont il note la « dimension romanesque » (p. 11) : François Mitterrand et Nicolas Sarkozy. L'auteur compare d'ailleurs leurs trajectoires dans un article intitulé « Mitterrand, Sarkozy : l'icône et le réprouvé ». Voici dès lors une brève présentation de ces personnalités telles que sa plume les donne à découvrir.

François Mitterrand, « un diable d'homme »

Au sujet de Mitterrand, l'auteur semble reprendre à son compte l'opinion de Georges Pompidou (1911-1974), qu'il cite dans une de ses chroniques : « Ni un homme de gauche ni un homme de droite : un aventurier. » (p. 77) Le portrait qu'il en fait dans ce livre est en effet celui d'un politicien habile, voire opportuniste, ne rechignant pas à effectuer à l'occasion de grands écarts idéologiques.

« Car personne ne sait rien de M. François Mitterrand. Les Français ont à leur tête un ancien catholique devenu le chef du socialisme français, dont il est impossible de dire s'il est marxiste ou non et dont nous ne savons pas où il veut mener les Français. Je pense, pour ma part, qu'il ne le sait pas lui-même. [...] Il veut le pouvoir, voilà tout. Il l'a. Il entend ne pas le perdre. » (p. 64)

Très critique vis-à-vis des promesses électorales non tenues par le président et de ses compromissions répétées, d'Ormesson s'emploie à démontrer qu'il opère « en marge de son propre parti, pour la survie et le renforcement d'un pouvoir de plus en plus personnel » (p. 89). Il va presque jusqu'à lui faire un procès d'intention, parlant de la « destruction du parti par François Mitterrand » et d'« une sorte de suicide programmé » (p. 170). Ces accusations font suite au sabotage – il parle même d'assassinat – de la carrière du Premier ministre de l'époque, le socialiste Michel Rocard (né en 1930), pour lequel le chroniqueur dit éprouver « toute l'estime et le respect que les [siens lui] refusent » (p. 104).

S'il dénonce à de multiples reprises son éthique, Jean d'Ormesson ne nie aucunement l'habileté politique de Mitterrand (« menteur, bien sûr, mais courageux et d'une habileté confondante », p. 365). Dès le lendemain de sa victoire aux présidentielles de 1988, il reconnaît ainsi qu'il a su multiplier « les précautions, les astuces, le talent » (p. 101). Mais ce n'est qu'à la passation de pouvoir de 1995 qu'il ose un véritable éloge du président sortant. À l'occasion des commémorations à Berlin de la victoire du 8 mai 1945 – sorte d'adieu à la scène du socialiste –, d'Ormesson vante enfin sans demi-mot son courage, sa dignité, sa sensibilité et son éloquence, avouant même avoir « rarement été aussi ému par un discours politique » (p. 200). « Mitterrand c'était la France » (p. 199), lâche-t-il en guise conclusion.

Mitterrand occupe assurément une place primordiale dans les chroniques de Jean d'Ormesson. Le recueil n'en contient d'ailleurs que trois pour toute l'année 1996 – celle du décès de l'ancien chef d'État –, et deux d'entre elles sont des portraits de l'homme.

Nicolas Sarkozy, l'« hyperprésident »

Nicolas Sarkozy commence à apparaître régulièrement dans les chroniques de l'auteur lorsque Jean-Pierre Raffarin (né en 1948) – nommé Premier ministre en 2002 par Chirac – lui confie le ministère de l'Intérieur. Sa fermeté, avant tout, est dès lors mise en évidence : « Il se déclare, avec une ombre de forfanterie, pour les victimes contre les délinquants, pour l'ordre et la sécurité contre les fraudeurs, les casseurs, la racaille. » (p. 377) Dès cette époque, l'académicien note (sur le ton du reproche) qu'il prépare le terrain de sa candidature présidentielle de 2007 et entre de ce fait en concurrence avec Alain Juppé (né en 1945). Car Nicolas Sarkozy est un ambitieux (« Il a le complexe de César. Il veut le pouvoir, et il l'aime », p. 375).

En politique, il marque non seulement par son ambition, mais également par son style moderne : il joue la carte de la transparence et de la sincérité, se présentant tel qu'il est, sans faire mystère de sa compagne ex-top-modèle ou de ses amis chefs d'entreprises. Cependant, alors que d'Ormesson voyait quelque chose d'américain dans la personnalité de Chirac, il note à l'inverse que Sarkozy est « moderne – à la française » (p. 382). Et à l'excès.

« Il est terriblement naturel. Il n'est pas dissimulé. Pas assez peut-être. Il n'est pas faux jeton. Pas assez peut-être. Il est plutôt moins menteur que les autres qui lui reprochent tant de mentir. Il dit ce qu'il pense. Et il pense vite. [...] Il étale tout. Il ouvre son cœur et sa vie. Il fait confiance aux autres. [...] Il est le contraire de l'importance, de la suffisance, du pompeux. Il est décontracté. Il est moderne. Catastrophe ! Trop décontracté. Trop moderne. » (p. 407-408)

CLÉS DE LECTURE

Si ses adversaires n'ont de cesse de lui reprocher son style (« Il serait vulgaire. Vulgaire dans son langage. Vulgaire dans sa pensée. Vulgaire dans son comportement », p. 409), Jean d'Ormesson, qui a longtemps critiqué l'hypocrisie et les manipulations d'un Mitterrand, voit quant à lui une grande qualité dans cette honnêteté brutale, cette sincérité inconditionnelle. L'académicien lui en reconnaît une seconde, celle d'être un réformateur. Loin de l'immobilisme calculé que le chroniqueur dénonçait chez les socialistes, Sarkozy est un fonceur, presque un joueur.

« Il est comme il est. Il n'y a pas d'astuces subalternes. Il fait ce qu'il veut et on le jugera sur les résultats. À l'heure actuelle, il ne pense pas à sa réélection. Il avance, il fonce, il prend des risques. [...] Naturellement, un jour ou l'autre, on lui réclamera des comptes. Il n'a pas l'air de le craindre. » (p. 382)

Ce sont ces deux grandes qualités, sa franchise et son volontarisme, qui déterminent le soutien presque inconditionnel de Jean d'Ormesson à Nicolas Sarkozy. Conquis par le personnage, il lui prédit une carrière mémorable : « Attachez vos ceintures. Il va y avoir du sport. Il n'est pas impossible qu'il soit là pour dix ans et qu'il marque ce pays d'une empreinte durable. » (p. 380)

RÉQUISITOIRE CONTRE LE SOCIALISME

Jean d'Ormesson tient le socialisme pour une utopie, distinguant un « socialisme rêvé » rempli de promesses et un « socialisme réalisé » qui ne les tient pas. À ses yeux, ce système politique est soit oppressant, soit inefficace.

« Ce qui s'est passé, c'est que le socialisme s'est réalisé sur une grande partie de la planète. Sous une forme extrême dans la Russie communiste ; sous une forme modérée dans un grand nombre de démocraties. Or, la première formule a abouti à la dictature la plus écrasante qu'ait connue l'histoire ; et la seconde, à une succession constante et universelle d'échecs. Nulle part le socialisme n'a réussi à concilier efficacité et liberté. » (p. 33)

Cette inefficacité du socialisme est un thème récurrent des chroniques de Jean d'Ormesson qui dénonce dans cette idéologie, par-delà les prétentions réformatrices qu'elle affiche, un conservatisme dissimulé (« Progressiste et conservateur : voilà la clé du socialisme à la française », p. 313). Pour lui, le socialisme français est dès lors « une machine à bloquer toute réforme et à interdire toute ambition un peu haute et à long terme » (p. 313), qui doit être combattue à tout prix.

PLAIDOYER EN FAVEUR DE LA DROITE

Dès l'incipit de sa préface, Jacques Julliard met en évidence le paradoxe qu'incarne Jean d'Ormesson : « Comment peut-on être à la fois un éditorialiste de droite et un intellectuel de gauche ? » (p. 7) Il explique cette contradiction par la tradition, inscrivant le chroniqueur du *Figaro* dans la lignée de personnalités telles que François-René de Chateaubriand (1768-1848), Alphonse de Lamartine (1790-1869), Émile Zola (1840-1902), Jean-Paul Sartre (1905-1980) et Albert Camus (1913-1960).

Cependant, cette contradiction n'en est pas réellement une. En effet, en attaquant le modèle selon lui dysfonctionnel du socialisme, Jean d'Ormesson dénonce également le monopole qu'exerce celui-ci sur des questions sociales auxquelles il est pourtant incapable de répondre. Il revendique donc la capacité de sa propre famille politique à les prendre à bras-le-corps, niant qu'« être hostile au socialisme [revienne à] se prononcer contre le peuple » (p. 31). Dès lors, tout en demeurant un homme de droite, il s'affirme compétent à traiter des problèmes traditionnellement défendus par la gauche.

« Le fond de l'affaire est que les Français s'imaginent que le socialisme est social et que le libéralisme ne l'est pas. [...] Créateur de richesses, le libéralisme n'exclut en rien la solidarité. Son ambition la plus haute est d'enrichir tout le monde alors que le socialisme, faute d'enrichir tout le monde, risque de céder à la tentation suicidaire d'appauvrir tout le monde. » (p. 253)

Ainsi, à l'« uniformité égalitaire » et à l'« imposition autoritaire de l'égalité » que prône le socialisme, il oppose la liberté véritable, qui « va de pair [...] avec la prospérité, liée à la concurrence et à l'esprit d'entreprise » (p. 35). La droite telle que la conçoit Jean d'Ormesson, tout en étant libérale, demeure donc sensible à la cause sociale. Et, alors que le socialisme est le parti de la « trompeuse démagogie », elle incarne une certaine honnêteté, rare en politique : « Nous ne sommes pas le parti de la peur. Nous sommes – hélas ! – celui de la lucidité. Et, en fin de compte – mais après quelles épreuves ? – de l'espérance retrouvée. » (p. 25)

Ses propres espoirs, il les place en Nicolas Sarkozy qui, comme lui, « croit possible de faire monter le niveau de vie de tous grâce aux efforts des entrepreneurs » (p. 404). Il note d'ailleurs, à l'occasion de sa campagne pour les élections de 2007, que le futur président, bien qu'étant le candidat de la droite, tire « vers une gauche de type chevènementiste [proche du Mouvement républicain et citoyen de Jean-Pierre Chevènement, ndlr] » (p. 367). En cela, ils sont sur la même longueur d'onde.

LE MOUVEMENT RÉPUBLICAIN ET CITOYEN (MRC)

Ce parti politique de gauche républicaine est fondé en 2003 pour assurer la continuité du Mouvement des citoyens (MDC), créé quant à lui en 1993 par Jean-Pierre Chevènement (homme politique français né en 1939). Longtemps membre du Parti socialiste, Chevènement désire marquer son désaccord avec ce dernier et avec le Gouvernement français dans son engagement auprès de l'armée américaine au Koweït. En 1991, il démissionne donc de son poste de ministre de la Défense et crée son propre parti politique deux années plus tard. Engagé pour la souveraineté populaire, le MRC promeut l'indépendance financière de l'État français face à la mondialisation.

APPELS À LA COOPÉRATION EUROPÉENNE

Au fil de ses chroniques, Jean d'Ormesson se révèle un Européen convaincu. C'est tout naturellement qu'il soutient ce mouvement rassembleur, comme pour ne pas faire obstacle à l'histoire déjà en marche, et sans doute aussi car, en bon observateur, il sait quelles peines la France aurait à résister seule à une crise économique mondiale. « La construction de l'Europe est [...] l'événement majeur de la fin du siècle dernier et du début du nouveau millénaire » (p. 605), affirme-t-il donc.

Un mot, une valeur qui revient sans cesse chez lui est l'espérance. C'est son absence qu'il déplore lors de la présidence de François Mitterrand ; c'est son retour qu'il célèbre avec celles de Jacques Chirac et de Nicolas Sarkozy. L'Europe, telle qu'il la conçoit, a également la vertu de la faire naître : « L'Europe [...] [entraînera] ce qui manquait sans doute le plus à la longue série d'années que nous avons traversées : une espérance. » (p. 566-567) C'est pour cette raison qu'il se pose en défenseur du traité de Maastricht, qui fonde l'Union européenne, et de la monnaie unique qu'elle instaure.

Cette croyance est si forte que, face à un premier bilan médiocre, d'Ormesson maintient sa confiance en ce projet commun, et en appelle à un investissement plus grand encore de ses différents États membres : « Comment ne pas constater que la seule sortie de crise possible est dans un renforcement des structures économiques et politiques [de l']Europe [...] ? » (p. 644) Ce faisant, il adopte une posture carrément européiste, à contrario d'une grande partie des forces politiques françaises.

APPELS À L'INGÉRENCE HUMANITAIRE

BON À SAVOIR

Le principe d'ingérence humanitaire consiste à intervenir dans la politique d'un État pour y faire respecter les droits de l'homme.

À l'international, Jean d'Ormesson ne manque jamais de saluer dans ses chroniques les efforts soutenus pour la résolution des conflits, qu'ils soient féconds (en Afrique du Sud et en Irlande du Nord, notamment) ou non (c'est le cas du conflit israélo-palestinien, au sujet duquel il confie ses espérances – malheureusement toujours déçues – dans plusieurs textes). Face aux guerres, c'est également à l'union qu'en appelle l'académicien, qui ose souvent énoncer un « devoir d'ingérence humanitaire » (p. 589). Lorsque celle-ci est décidée au Rwanda, il s'en félicite et loue les succès qu'y engrangent les troupes françaises. Lors des guerres de Yougoslavie, il est également prompt à la recommander, avant d'adopter une posture plus critique quand la situation s'enlise, et de reconnaître que « l'établissement de la justice et de la paix se heurte dans cette région de fractures et de conflits à des obstacles insurmontables » (p. 602).

Il n'en continue pas moins de promouvoir une politique interventionniste, refusant notamment de condamner la guerre en Irak. Cette politique devrait cependant, selon lui, ne jamais être subordonnée à des intérêts économiques. Il dénonce dès lors régulièrement les lâchetés européennes et américaines, prenant notamment position en faveur de la souveraineté du Tibet, « martyrisé par une Chine dominante et implacable qui serait mise depuis longtemps au ban des nations civilisées si elle n'était pas si puissante et si elle

PISTES DE RÉFLEXION

n'offrait pas un si vaste marché aux entreprises occidentales menacées par le chômage » (p. 559). Démuni dans ce combat très semblable à celui qu'il menait auparavant contre le communisme stalinien, d'Ormesson ne peut que saisir chaque occasion (la visite en France du président chinois Li Peng, les Jeux olympiques de Pékin, etc.) pour rappeler aux dirigeants occidentaux qu'ils traitent avec une nation coupable d'un « génocide culturel » (p. 632).

De la même manière, en aout 2014, il a dénoncé la passivité européenne face aux persécutions dont sont victimes les chrétiens d'Irak : « Faut-il que l'Europe soit faible et les Nations unies peu présentes pour avoir laissé se dérouler le fil des massacres annoncés ! » (p. 661) L'ingérence humanitaire, à ses yeux, est une affaire de responsabilité morale.

QUELQUES QUESTIONS POUR APPROFONDIR SA RÉFLEXION...

- Quels sont les deux grands défauts du socialisme, selon Jean d'Ormesson ?
- Dans une interview donnée au *Figaro Magazine* en juin 2014, Jean d'Ormesson se décrit comme un « homme de droite [...] qui a beaucoup d'idées de gauche : des idées d'égalité et de progrès ». Expliquez cette affirmation.
- Le libéralisme est-il forcément asocial ? Justifiez en rassemblant les arguments de l'auteur.
- Dans plusieurs chroniques, Jean d'Ormesson compare le rôle joué dans les campagnes électorales par le Parti communiste et par le Front national. En quoi exercent-ils une influence similaire sur l'issue des scrutins ?
- Peut-on comparer les reproches adressés par Jean d'Ormesson à François Mitterrand et à François Hollande ? Au-delà, peut-on comparer les deux hommes ?
- En quoi la philosophie politique de Jean d'Ormesson rejoint-elle celle de Nicolas Sarkozy ?
- En quoi peut-on dire que la construction européenne s'est révélée indispensable, au terme du xx^e siècle ?
- Expliquez les prises de position de Jean d'Ormesson en matière de politique extérieure.
- L'ingérence humanitaire est-elle parfois subordonnée à des intérêts économiques ? Illustrez avec des exemples.
- Peut-on dire de Jean d'Ormesson qu'il est un humaniste ? Justifiez.

POUR ALLER PLUS LOIN

ÉDITION DE RÉFÉRENCE

- D'ORMESSON J., Dieu, les affaires et nous. Chronique d'un demi-siècle, Robert Laffont, Paris, 2015.

Votre avis nous intéresse !

*Laissez un commentaire sur le site de votre librairie en ligne
et partagez vos coups de cœur sur les réseaux sociaux !*

Retrouvez notre offre complète sur lePetitLittéraire.fr

- des fiches de lectures
- des commentaires littéraires
- des questionnaires de lecture
- des résumés

ANOUILH

- Antigone

AUSTEN

- Orgueil et Préjugés

BALZAC

- Eugénie Grandet
- Le Père Goriot
- Illusions perdues

BARJAVEL

- La Nuit des temps

BEAUMARCHAIS

- Le Mariage de Figaro

BECKETT

- En attendant Godot

BRETON

- Nadja

CAMUS

- La Peste
- Les Justes
- L'Étranger

CARRÈRE

- Limonov

CÉLINE

- Voyage au bout de la nuit

CERVANTÈS

- Don Quichotte de la Manche

CHATEAUBRIAND

- Mémoires d'outre-tombe

CHODERLOS DE LACLOS

- Les Liaisons dangereuses

CHRÉTIEN DE TROYES

- Yvain ou le Chevalier au lion

CHRISTIE

- Dix Petits Nègres

CLAUDEL

- La Petite Fille de Monsieur Linh
- Le Rapport de Brodeck

COELHO

- L'Alchimiste

CONAN DOYLE

- Le Chien des Baskerville

DAI SIJIE

- Balzac et la Petite Tailleuse chinoise

DE GAULLE

- Mémoires de guerre III. Le Salut. 1944-1946

DE VIGAN

- No et moi

DICKER

- La Vérité sur l'affaire Harry Quebert

DIDEROT

- Supplément au Voyage de Bougainville

DUMAS

- Les Trois Mousquetaires

ÉNARD

- Parlez-leur de batailles, de rois et d'éléphants

FERRARI

- Le Sermon sur la chute de Rome

FLAUBERT

- Madame Bovary

FRANK

- Journal d'Anne Frank

FRED VARGAS

- Pars vite et reviens tard

GARY

- La Vie devant soi

GAUDÉ

- La Mort du roi Tsongor
- Le Soleil des Scorta

GAUTIER

- La Morte amoureuse
- Le Capitaine Fracasse

GAVALDA

- 35 kilos d'espoir

GIDE

- Les Faux-Monnayeurs

GIONO

- Le Grand Troupeau
- Le Hussard sur le toit

GIRAUDOUX

- La guerre de Troie n'aura pas lieu

GOLDING

- Sa Majesté des Mouches

GRIMBERT

- Un secret

HEMINGWAY

- Le Vieil Homme et la Mer

HESEL

- Indignez-vous !

HOMÈRE

- L'Odyssée

HUGO

- Le Dernier Jour d'un condamné
- Les Misérables
- Notre-Dame de Paris

HUXLEY

- Le Meilleur des mondes

IONESCO

- Rhinocéros
- La Cantatrice chauve

JARY

- Ubu roi

JENNI

- L'Art français de la guerre

JOFFO

- Un sac de billes

KAFKA

- La Métamorphose

KEROUAC

- Sur la route

KESSEL

- Le Lion

LARSSON

- Millenium I. Les hommes qui n'aimaient pas les femmes

LE CLÉZIO

- Mondo

LEVI

- Si c'est un homme

LEVY

- Et si c'était vrai...

MAALOUF

- Léon l'Africain

MALRAUX

- La Condition humaine

MARIVAUX

- La Double Inconstance
- Le Jeu de l'amour et du hasard

MARTINEZ

- Du domaine des murmures

MAUPASSANT

- Boule de suif
- Le Horla
- Une vie

MAURIAC

- Le Nœud de vipères

MAURIAC

- Le Sagouin

MÉRIMÉE

- Tamango
- Colomba

MERLE

- La mort est mon métier

MOLIÈRE

- Le Misanthrope
- L'Avare
- Le Bourgeois gentilhomme

MONTAIGNE

- Essais

MORPURGO

- Le Roi Arthur

MUSSET

- Lorenzaccio

MUSSO

- Que serais-je sans toi ?

NOTHOMB

- Stupeur et Tremblements

ORWELL

- La Ferme des animaux
- 1984

PAGNOL

- La Gloire de mon père

PANCOL

- Les Yeux jaunes des crocodiles

PASCAL

- Pensées

PENNAC

- Au bonheur des ogres

POE

- La Chute de la maison Usher

PROUST

- Du côté de chez Swann

QUENEAU

- Zazie dans le métro

QUIGNARD

- Tous les matins du monde

RABELAIS

- Gargantua



RACINE

- Andromaque
- Britannicus
- Phèdre

ROUSSEAU

- Confessions

ROSTAND

- Cyrano de Bergerac

ROWLING

- Harry Potter à l'école des sorciers

SAINT-EXUPÉRY

- Le Petit Prince
- Vol de nuit

SARTRE

- Huis clos
- La Nausée
- Les Mouches

SCHLINK

- Le Liseur

SCHMITT

- La Part de l'autre
- Oscar et la Dame rose

SEPULVEDA

- Le Vieux qui lisait des romans d'amour

SHAKESPEARE

- Roméo et Juliette

SIMENON

- Le Chien jaune

STEEMAN

- L'Assassin habite au 21

STEINBECK

- Des souris et des hommes

STENDHAL

- Le Rouge et le Noir

STEVENSON

- L'Île au trésor

SÜSKIND

- Le Parfum

TOLSTOÏ

- Anna Karénine

TOURNIER

- Vendredi ou la Vie sauvage

TOUSSAINT

- Fuir

UHLMAN

- L'Ami retrouvé

VERNE

- Le Tour du monde en 80 jours
- Vingt mille lieues sous les mers
- Voyage au centre de la terre

VIAN

- L'Écume des jours

VOLTAIRE

- Candide

WELLS

- La Guerre des mondes

YOURCENAR

- Mémoires d'Hadrien

ZOLA

- Au bonheur des dames
- L'Assommoir
- Germinal

ZWEIG

- Le Joueur d'échecs

© lePetitLitteraire.fr, 2016. Tous droits réservés.

www.lepetitlitteraire.fr

ISBN version imprimée : 978-2-8062-7153-2

ISBN version numérique : 978-2-8062-7152-5

Dépôt légal : D/2016/12603/121

Conception numérique : Primento,
le partenaire numérique des éditeurs

Et beaucoup d'autres sur lePetitLittéraire.fr

